

Opéra de Monte-Carlo

Simon Boccanegra en version très... concertante

L'Opéra de Monte-Carlo vient de proposer, à l'Auditorium Rainier III, une version concert de Simon Boccanegra de Verdi, bénéficiant d'une distribution de haut vol avec un Ludovic Tézier, étincelant dans le rôle-titre.



Le baryton Ludovic Tézier a abordé le rôle du Doge



Sondra Radvanovsky a chanté sa première Amelia



Ramón Vargas en Gabriele Adorno

Bien que nanti d'une intrigue alambiquée qui fait la part belle à la politique, Simon Boccanegra constitue l'une des œuvres les plus fortes de la production Verdienne. L'ouvrage mit fort longtemps à s'imposer, il ne propose en effet que peu d'airs spectaculaires ou à effet, mais il est depuis les années 1960 régulièrement repris par les théâtres du monde entier. Le baryton français Ludovic Tézier affiche une aisance vocale à toute épreuve, une patte vocale riche et inaltérable et un ton péremptoire qui confèrent à son Simon Boccanegra une densité enthousiasmante. Le Pao-

lo maléfique à souhait d'André Heyboer, déconcertant d'aisance dans sa très large tessiture, lui donne une réplique du même acabit et recueille au rideau final une massive ovation. Carlo Colombara accouru en dernière minute pour pallier la défection de Vitalij Kowaljow campe un Fiesco de belle envergure et particulièrement agressif. Pas de surprise, mais pas de déception non plus avec Ramon Vargas, le timbre solaire et les aigus affûtés du ténor mexicain semblent taillés sur mesure pour le rôle de Gabriele Adorno. Sondra Radvanovsky n'a sans doute pas le profil vocal totalement

adéquat pour l'emploi d'Amélia, mais quelle belle artiste et quel panache ! Chez elle aussi, la voix rayonne et in fine son incarnation emporte l'adhésion. Les chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo ne sont pas en reste, délivrant pour l'occasion sans doute l'une de leurs meilleures prestations. Pinchas Steinberg règne en maître sur la phalange monégasque toujours aussi rutilante. Il offre une lecture de la partition quasiment galvanisante structurant le moindre détail d'un ensemble que l'on dit parfois ardu et touffu et fait résonner une exceptionnelle palette de couleurs orchestrales. Et

on se prend ainsi à rêver de ce qu'aurait pu être ce spectacle en version scénique, car aussi bien exécutée qu'elle soit, la version concertante n'investit pas vraiment l'ouvrage, à fortiori avec des chanteurs qui ne maîtrisent pas le livret et doivent garder l'œil rivé sur leur texte. Les déclarations d'amour, les invectives, les malédictions entre des protagonistes qui n'échangent quasiment pas un regard sont amputées de leur puissance dramatique et émotionnelle, c'est là que réside toute la différence entre exécution (même si elle est techniquement parfaite) et interprétation. **Yves Courmes.**